

« *«* vieux ami de mon père, je me persuade que je ne puis rien faire en cela qui vous soit plus agréable.

« *«* Je pourrais, à mon tour, doubler votre bonheur par le sien, en vous racontant comment son fils, notre jeune Tullius, fait merveille à Athènes, où il est allé après moi, à l'exemple de tous nos jeunes Romains, pour se perfectionner dans la langue grecque, l'éloquence et les beaux arts ; mais j'ai hâte d'en venir à mon objet principal. La grande nouvelle ici c'est le rappel de Marcellus, attaché enfin à César ; et ma grande nouvelle à moi, c'est que je viens, ce jour-même, d'assister pour la première fois à une séance du sénat. *«* Oh ! moi, jeune homme de dix-sept ans, revêtu encore de la prétexte, je viens de pénétrer dans cette assemblée de rois, comme l'appelaient autrefois Cincinnatus ! Il existe bien un édit de l'ancienne république, en vertu duquel les fils de sénateurs peuvent assister comme auditeurs à ces assemblées, afin de se former plus tôt aux affaires ; mais depuis que César, abusant de sa dictature, a rempli le sénat de ses parvenus, ce privilège est devenu extrêmement rare.

« *«* Cicéron, en riant, m'avait, la veille, parlé de l'accompagner ; toute la nuit sa proposition me tourmentait : des le matin je fus sur pied, et je suis si bien à son nom joindre l'autorité du votre, que je me procurai une des meilleures places réservées aux auditeurs. Le sénat avait été convoqué, peut-être à dessein, dans le temple qu'on vient, en l'honneur de César, d'élever à la Clémence ; le dictateur y donne la main à la déesse ; comme symbole, c'est au moins autant une leçon qu'un compliment. La magnificence de l'édifice attire moins mon attention que la simplicité de l'ameublement et les dispositions prises pour recevoir le sénat.

« *«* Pour les sénateurs, deux longues files de sièges, d'un chacun dit son avis ; et, au fond, un tribunal pour César, avec Lépidus son maître de la cavalerie à ses côtés : voilà tout ce qui nous reste, en temps de dictature, de cette belle disposition d'une assemblée régulière que vous avez vue en pratique, et que j'ai vue dans le petit théâtre de Varon, avec la manière de conduire les délibérations du sénat.

« *«* Un peu avant l'ouverture de la séance, les sénateurs réunis par petits groupes, debout, causaient vivement dans les diverses parties du temple. Je m'approchai, comme indifféremment, de celui où Pison, beau-père du dictateur, et Caius, frère de Marcus Marcellus, semblaient avec quelques amis dresser leur plan de campagne pour la séance.

« *«* Et en effet, si j'ai bien compris, et à l'aide de quelques autres données, je crois pouvoir affirmer que tout était convenu d'avance ; vous allez en juger par les faits.

« *«* Pison qui, en sa qualité de prince du sénat, devait le premier prendre la parole dans les affaires du jour, débuta par un préambule où, félicitant le vainqueur de sa clémence, lui rappelant ses promesses après la victoire, et énumérant les grands personnages déjà amnistiés, il en vint à prononcer le nom des Marcellus, dans la famille desquels Marcus seul faisait exception. Caius, son frère, qui se trouvait à côté de Pison, s'étant jeté aux pieds de César en interrompant l'orateur, le sénat, qui était en partie dans le secret, s'ébranla comme d'un seul mouvement pour le supplier avec lui de concert.

« *«* Ce fut alors que le dictateur s'expliqua : après s'être plaint amèrement de l'ingratitude de Marcellus (c'est le terme dont il s'est servi), après avoir rappelé avec quel acharnement celui-ci avait cherché à lui arracher, contre tout droit, son gouvernement des Gaules, avec quelle injustice il l'avait empêché de briguer le consulat pendant cette laborieuse absence, avec quelle insultante brutalité surtout, après avoir fait fouetter un de ces nobles Gaulois, décorés par lui, César, du titre de citoyen romain, il avait envoyé ce magistrat lui montrer les traces encore sanglantes de l'outrage sur ses épaules : enfin, après avoir énuméré avec émotion tous ces griefs, il a fini par déclarer, contre toute attente, que, quelque sujet qu'il eût de se plaindre, il ne pouvait rien refuser à l'intercession du sénat.

« *«* Voilà ce que vous écrit en partie Cicéron ; mais ce qu'il ne vous dit pas, et ce qui me laisse croire qu'il a été un peu joué lui-même, c'est que César, quoiqu'il ne pût pas douter des dispositions du sénat, a voulu recueillir les suffrages dans toutes les formes ; et l'on croit ici que son intention était précisément d'engager Cicéron, dont il connaît la sensibilité, à prendre enfin la parole.

« *«* Il n'en fallait pas tant ; Cicéron avec ses soixante ans, et les rides de la douleur, a paru ce jour-là revêtu et rajeuni tout entier.

« *«* D'ailleurs, s'il faut vous dire à mon tour toute ma pensée, quoique je n'aie aucun doute sur la franchise de ses procédés en fait d'amitié, il me sembla que le désir de rompre enfin son fameux silence, est entré pour beaucoup dans l'expansion de son éloquence. « *«* Ce jour m'a paru si beau, nous disait-il ensuite dans l'intimité, que j'ai cru y voir quelque image d'une république renaissante !...

En vérité, ajoutait-il, depuis toutes nos disgrâces, c'est la seule affaire qui se soit traitée avec quelque dignité.

« *«* Oh ! j'en suis témoin, tous les jours que c'est un lourd cauchemar pour le cœur d'un homme accoutumé à la vie publique, que ce sommeil forcé, au milieu du bruit et du tumulte qui s'agite autour de lui !

« *«* Cicéron a beau dire qu'il se console avec la philosophie, et égarer parfois sa servitude, comme il le dit encore, malgré les chefs-d'œuvre qui tombent de sa plume, malgré les délicieux banquets où il se repose, au milieu des bons mots, d'une philosophie sévère par une philosophie plus douce ; le chagrin et les regrets sont au fond de la coupe, et il les boit à plein bords.

« *«* Non ! jamais un homme qui s'est vu en mains les rênes de l'opinion, un homme qui s'est vu et senti lui-même l'âme de la république, ne s'habitue à n'être rien au forum et muet au sénat, jamais Cicéron, même la plume à la main, ne se résignera au silence.

« *«* Aussi, après que la voix du nomenclateur eût tour à tour demandé l'opinion des principaux sénateurs, et que ceux-ci, à leur insu peut-être, et jusque dans leur dissimulation, eurent frappé leur réponse chacun au coin de sa servilité ou d'un reste d'indépendance ; lorsque Cicéron à son tour se leva, et que, tous les yeux tournés vers lui dans une solennelle attente, il rompit enfin son long silence, on eût dit, en vérité, qu'avec sa première parole et son premier soupir, c'était une montagne qui lui tombait du cœur.

« *«* Pliant à part, c'est un chef-d'œuvre que son discours ; chef-d'œuvre, non pas d'adulation, mais du plus fin patriotisme qui puisse inspirer l'éloquence. César ne s'attendait certes guère qu'après ces flots d'éloges de la première partie, l'orateur dans la seconde, sous prétexte de répondre à une objection, le forcerait d'entendre, le sourire sur les lèvres, ce que n'osent dire encore publiquement que les seuls placards attachés à la statue de Brutus : *«* Rendez-nous la liberté.

« *«* Ce discours passera certainement à la postérité, et je suis intimement persuadé que, quel que soient plus tard les formes de gouvernement, les jeunes générations y puiseront avec l'éloquence l'amour de leur patrie.

ALEXANDRE PINET.

Exercices de Grammaire.

24. Temps et modes.

Le chien du mousse.—Le chien de Terre-Neuve est un ami dévoué. Si vous êtes au logis, il s'étend silencieusement auprès de vous, attache ses regards sur vos regards et attend qu'un signe de la paupière, qu'un mouvement des lèvres lui dise : Va ! Hors du logis, il suit à pas lents son maître, dont il ne s'éloignerait jamais pour aller vagabonder avec les autres chiens. Mais que l'heure des périls vienne et vous le verrez ! Je pourrais vous énumérer une foule d'histoires qui attestent la fidélité du chien de Terre-Neuve au milieu des plus grands dangers et même par delà le tombeau. En voici une des plus remarquables que nous sachions : Un jeune mousse s'était embarqué à New-York sur un navire qui faisait voile pour Londres, sans qu'il eût pu obtenir du capitaine qu'il emmenât avec lui un magnifique chien de Terre-Neuve. Il se sépara en pleurant du fidèle animal qui resta inquiet et immobile sur le rivage du port, comme s'il eût douté du départ de son jeune maître. Mais, quand le navire eut glissé rapidement sur l'onde, le chien se jeta à la mer, rejoignant le bâtiment et se mit à le suivre à la nage, durant l'espace de plusieurs lieues. Ni tant de dévouement, ni les prières du mousse, ni l'admiration de l'équipage ne purent faire admettre le chien sur la vaisseau. Le capitaine permit seulement qu'on lui jetât quelques morceaux de biscuit. Cela dura trois jours, après quoi on vit la pauvre bête se laisser aller sur les flots comme un cadavre. Le capitaine permit alors qu'on repêchât le chien, qui, grâce aux soins de son jeune maître, ne tarda pas à reprendre ses forces épuisées par tant de fatigues. Presque au terme de la traversée, le navire sombra environ à deux lieues de Londres, et tout l'équipage périt, hors le jeune mousse que son chien apporta dans le port après un long et périlleux voyage. Quand il l'eut mis en sûreté, il aboya de toutes ses forces, jusqu'à ce que l'on vint apporter du secours à son maître. Tant que le jeune homme resta sans connaissance, le chien surveilla d'un air inquiet et avec défiance les mouvements des pêcheurs qui soignaient le noyé. Mais une fois des signes de vie obtenus, il vint lécher joyeusement les mains de ces bons gens, et puis il se coucha aux pieds de son maître qu'il se remit à garder avec tendresse.